les poèmes d'Anna Roemers et d'Anna Maria Van Schurman fonctionnaient dans un contexte poétique déterminé par le pétrarquisme, la querelle des femmes, et la tradition humaniste de chasteté conjugale. Curieusement, tout en notant que pour la première fois dans l'histoire moderne, des femmes comme Roemers et Van Schurman étaient acceptées dans le même domaine intellectuel et culturel que les hommes, Spies exclut de sa discussion la seule femme écrivain vraiment indépendante, Catharina Lescaille, parce que, selon l'auteur, elle doit être considérée simplement comme n'importe quel autre écrivain de son temps, et ne peut donc pas être comprise dans cette discussion d'une poésie féminine qui devait se définir par rapport à un contexte masculin.

Le dernier chapitre, sur les aspects argumentatifs de la rhétorique et leur impact sur la poésie de Joost van den Vondel, ramène la discussion au point de départ des premiers chapitres. Un poème de Vondel faisant l'éloge du nouvel Hôtel de Ville d'Amsterdam est étudié dans le contexte d'un débat au XVII^e siècle, à propos de l'opposition ou de la complémentarité de la rhétorique et de la dialectique. Vandel semble accentuer la nature argumentative de la rhétorique dans sa poésie, à la différence d'autres auteurs de l'époque qui voulaient libérer la poésie des contraintes de l'argumentation rhétorique. La discussion de ce chapitre, comme celle dans presque tous les autres, est soigneusement replacée dans l'histoire littéraire, politique et religieuse de l'époque, et par une mise en contexte rigoureuse.

Le soin apporté à la contextualisation historique ne peut en revanche faire oublier des défauts éditoriaux nombreux et souvent flagrants. Des maladresses idiomatiques (« the odd twenty poems » plutôt que « the twenty odd » [p. 123]) aux fautes d'orthographe parfois graves, dont une sur la couverture (*Rhetoric, Rethoricians* [sic] *and Poets*), ces erreurs nuisent gravement à la qualité de la lecture du texte. Il est dommage qu'un livre dont le contenu est de si bonne qualité n'ait pas pu se doter d'une forme plus soignée. Malgré une présentation parfois inadéquate, la « substantifique moelle » du livre de Marijke Spies constitue une addition importante à l'étude de la littérature et de la rhétorique aux XVI^e et XVII^e siècles en Europe.

MICHAEL RANDALL, *Brandeis University*

Claudine Jomphe. *Les théories de la dispositio et le Grand Œuvre de Ronsard*. Paris, H. Champion, 2000. P. 416.

Comment interpréter en termes de choix poétiques et philosophiques l'inachèvement et l'échouage, sinon l'échec, de la grande entreprise de *La Franciade*, si souvent imputés à une série de défauts structurels ? Telle est la question qui constitue, dans l'ouvrage de Claudine Jomphe, le point de départ d'une vaste enquête rhétorique et poétique à travers l'histoire des théories de la *dispositio* et proposant, à terme, une nouvelle lecture de *La Franciade*, envisagée non plus malgré les détours et les retards de la narration, mais à travers eux.

Organisé en trois temps, l'ouvrage s'attache à élucider la *dispositio* particulière de l'épopée ronsardienne en la replaçant tout d'abord dans la tradition des théories antiques de la *dispositio*, puis en situant le processus de création poétique de Ronsard parmi les réflexions poétiques de son époque, et enfin en soulignant la coexistence, au sein de *La Franciade*, de deux projets distincts. Les subtilités, plutôt que les défauts, de la structure de *La Franciade* témoigneraient ainsi, selon Claudine Jomphe, d'une réflexion originale qui s'introduirait dans la forme épique.

Retrouver l'héritage d'une réflexion antique sur la *dispositio* et surtout élucider la place exacte que les Anciens assignaient à celle-ci dans le système rhétorique constituait une entreprise malaisée, du fait que la notion de *dispositio* mobilisait l'ensemble du savoir rhétorique sans faire l'objet d'une réflexion unifiée ni être véritablement abordée pour elle-même dans les traités de l'Antiquité. À partir d'un relevé effectué dans une douzaine d'ouvrages, la première partie de ce livre esquisse donc un cheminement plutôt qu'elle ne reconstruit un système, en explorant les rapports existant entre la *dispositio* et la sphère des règles et des préceptes, envisagée dans ses multiples aspects et interactions (parties de la rhétorique, parties du discours, buts de l'orateur, genres oratoires . . .). Une étude préliminaire des difficultés posées par le lexique et par un schéma rhétorique où l'on peine à localiser précisément la deuxième partie de la rhétorique introduit l'analyse de deux conceptions concurrentes de la *dispositio*, naturelle ou artificielle : la première mérite la désignation de « disposition offerte » au sens où les théoriciens la rattachent comme l'*inventio*, par opposition à l'*elocutio*, à un don naturel qui, loin d'indiquer une élection, traduit l'universelle générosité de la nature offrant à tous ou presque les ressources de la *dispositio* ; la seconde, vue comme une « disposition conquise », suppose une adaptation du discours aux particularités de la cause et une attention aux facteurs humains tels que l'auditoire ou le *consilium* de l'orateur, envisagé selon ses choix et ses buts. Aussi l'analyse, de plus en plus centrée sur les conditions concrètes du *persuadere*, s'attache-t-elle aux buts et à la tactique de l'orateur, à son choix aussi de rendre ou non visible la structure textuelle. Toute cette étude, en raison de ses difficultés mêmes, prend la forme d'une véritable enquête, s'attachant à démêler dans l'opacité des textes les contradictions des théoriciens et variant les angles d'approche, les échelles et les perspectives jusqu'à mettre en évidence l'écart qui se creuse, à propos de la *dispositio*, entre la théorie et la pratique ; c'est pourquoi il s'agit en même temps d'un itinéraire méthodologique, conduisant du souci d'élucider les rapports entre la *dispositio* et les différentes composantes du système rhétorique, à celui d'expliquer pourquoi la *dispositio*, pourtant en permanente interaction avec l'ensemble de ce système, échappe en quelque sorte à la théorisation.

Une seconde partie, motivée par le souci de replacer le projet de *La Franciade* et son exécution dans les préoccupations esthétiques de la Renaissance, s'attache aux arts poétiques du XVI^e siècle. Elle explore méthodiquement les apports respectifs de Peletier, Scaliger et Ronsard, en les resituant par rapport aux sources antiques, à tout un corpus médiéval et aux arts poétiques italiens (pourquoi, simplement, ne pas avoir retraduit certains auteurs en français ?). L'enquête s'or-

ganise autour de grandes questions où se concentrent les problématiques liées à la *dispositio* : la triade « nature-art-inspiration » qui définit les rapports de l'*inventio* et de la *dispositio*, sorte de toile de fond pour les autres approches ; l'invocation initiale et ses indices, envisagés du point de vue de la stratégie du poète et de la relation qui s'esquisse entre lui et son lecteur ; le début *in medias res* et les reformulations au XVI^e siècle de cette exigence horatienne, liées au souci de repenser les menaces que la longueur de l'épopée fait courir à l'unité du texte ; les théories du « suspens », explicité moins comme un instrument du *suspense* que comme la recherche d'un rythme de lecture plus lent, permettant l'approfondissement ; enfin un intérêt nouveau pour la variété qui bouleverse le processus de structuration du « long poème » et le rapport hiérarchique posé entre le tout de l'œuvre et ses parties. De cette synthèse se dégagent particulièrement deux aspects des préoccupations esthétiques de Ronsard : une nouvelle perception du désir et du plaisir dans la lecture, liée à la notion de variété, définissant le plaisir de la lecture non comme le terme d'un désir toujours réactivé, mais comme le plaisir pris à chaque composante de l'œuvre, qui relance le désir de lire et relire ; et la ruse, placée au cœur de la relation du « poète rusé » (qu'avait dévoilé Isidore Silver) avec un lecteur non moins rusé, d'une relation faite de mise à l'épreuve et de complicité, qui se construit dans le temps de la lecture. La difficulté que ces auteurs semblent avoir à appréhender théoriquement la structure globale de l'œuvre épique ne serait donc pas tant le fait d'esprits obnubilés par les détails que l'expression d'un goût nouveau pour les choses en elles-mêmes, que le résultat d'un « mouvement qui pousse l'œuvre vers le monde » et vers un lecteur qui se plaît à approfondir : l'œuvre est d'abord conçue comme un ensemble de pièces autonomes, avant qu'une *dispositio* reformulée ne la construise comme œuvre.

C'est cette piste que tend à confirmer la troisième partie de l'ouvrage. Celle-ci étudie dans *La Franciade*, livre par livre, les aspects d'une *dispositio* complexe dont elle recherche les motivations profondes. L'explication, presque linéaire dans le premier livre, analysé en fonction de l'image d'une double chaîne de communication verticale et horizontale, définissant de façon transcendante et collective le destin héroïque de Francus, se complexifie peu à peu en fonction des sinuosités d'une épopée qui retarde l'élan initial vers l'héroïsme par une série d'insertions, de rappels, de ramifications où le propos héroïque ne se dilue pas tant qu'il ne s'approfondit. L'analyse, qui prend pour axe directeur l'idée, suggérée par la nouvelle équipe éditoriale des *Œuvres complètes* de Ronsard, de voir dans *La Franciade* le « récit d'une naissance héroïque », développe en particulier les notions d'une chronologie épique, d'une technique de composition s'exerçant dans l'espace plutôt que dans le temps de l'œuvre, d'un axe lyrique coïncidant avec la forme littéraire du *canzoniere* que Ronsard chercherait ainsi à rejoindre au cœur même de l'œuvre narrative, de projets narratifs qui s'incarnent et évoluent en la personne des deux sœurs amoureuses du héros, alors que les modèles de Ronsard ne mettaient en scène qu'un personnage d'amoureuse. Cette étude met en lumière un art consommé de la composition, par lequel le poète tendrait à faire coexister dans son œuvre l'économie narrative de l'épopée et une économie plus proche des

chansonniers d'amour, cette coexistence éclairant elle-même une réflexion sur l'héroïsme, ses modalités et son sens.

L'inachèvement de *La Franciade* consacrerait de ce fait l'échec de l'œuvre épique, comme épopée, mais non peut-être de la méditation sur le héros épique, au sens où, comme le souligne Claudine Jomphe, « *La Franciade* semble naître d'une tension entre diverses philosophies de l'existence qui se meuvent autour du personnage de Francion et dont celui-ci prend graduellement conscience ».

Le volume est complété par un ensemble d'annexes. Tant par la synthèse très claire et par l'investigation rythmée qu'elle met en œuvre que par l'analyse précise qu'elle propose de *La Franciade*, cette étude apporte au « Grand Œuvre » de Ronsard un éclairage contextuel et interne à la fois. Tout en confirmant en un sens tout un courant critique antérieur déjà soucieux d'envisager philosophiquement l'inachèvement de *La Franciade*, elle fait le choix radical de justifier cet inachèvement selon l'angle qui a le plus souvent conduit à y voir un échec, et souligne encore la dimension réflexive de la poétique ronsardienne.

ANNE-PASCALE POUEY-MOUNOU, Université de Picardie — Jules Verne

De la Grâce et des Vertus. Éd. Marie-France Wagner et Pierre-Louis Vaillancourt. Coll. Ouverture philosophique. Paris-Montréal, L'Harmattan, 1998. P. 318.

Une illustration d'inspiration renaissante au titre évocateur de « Fenêtre sur Venise », signée Béatrice Wagner, ouvre de façon suggestive ce recueil d'articles réunis autour du double thème de la grâce et des vertus. Les éditeurs proposent « cette petite histoire de la grâce et des vertus du Moyen Âge au XVII^e siècle [. . .] au lecteur indifférent ou désenchanté de cette fin du XX^e siècle » (p. 9). La Renaissance italienne et la Réforme surtout jouent un rôle central dans la réactualisation de la conception de la vertu antique et dans l'essor de la polysémie entourant cette notion. Par ailleurs, les discussions sur la grâce divine traversent non seulement les vies de saints, mais aussi le genre du chant royal pratiqué au Puy rouennais, voire les traités de savoir-vivre au sein desquels la grâce, devenue une vertu mondaine, prend des airs de don gracieux savamment calculé.

Dans leur présentation, les éditeurs Marie-France Wagner et Pierre-Louis Vaillancourt s'interrogent sur la fortune des notions éponymes de ce recueil. Sent-on encore derrière ces termes, que les dictionnaires frappent des mentions « vieilli » ou « littéraire », les vertus comme pratique et la grâce comme plénitude, c'est-à-dire la valeur d'action de ces substantifs ? Ces notions n'auraient-elles pas été récupérées par la culture contemporaine ? L'apologie de l'exploit sportif dans la culture de masse ne serait-elle pas un avatar de l'hagiographie des vertus particulières pratiquées et illustrées par le saint ? Avec le temps, l'éloge inconditionnel est devenu un genre suspect sur lequel « pèse l'accusation de duplicité »